

Notes premières sur le Grand Toit

Les Rochat et « Le Grand Toit » - La Patrie Suisse du 04.01.1922¹

Au cours de la seconde moitié du XV^{me} siècle, un industriel et entreprenant Franc-Comtois, Vinet Rochat, de Villedieu, s'établissait à proximité du couvent fondé, en 1126, sous le nom de *Leona*, par le moine Gobert, de l'ordre des Prémontrés, sur les rives de la rivière aujourd'hui appelée *la Lionne*, qui, sortie des Chaudières de l'enfer, s'en va, à sept cent mètres de là, se jeter dans le lac de Joux². En 1480, il obtenait, de l'abbé Jean Pollens, pour lui et ses trois fils, des terres et des pâturages au Mont du Lac, le cours de la Lionne, dès sa source jusqu'aux murs du couvent, pour y construire forges, martinets et hauts-fourneaux, le droit de couper, dans les forêts de l'abbé, le bois nécessaire à son industrie, de moudre à ses moulins sans payer d'émines, d'être enseveli, lui et ses descendants, dans le cimetière du couvent.

Deux de ses fils, continuant sa tradition, obtiennent, en 1524, de l'abbé Claude, aux Charbonnières, sur la rive gauche du lac Brenet, des terres où ils se fixent, tout à la fois cultivateurs et industriels, comme l'indique la roue qui figure dans les armoiries des Rochat. Tels furent les premiers représentants, dans notre pays, de la nombreuse famille qui porte leur nom, si nombreuse qu'au XVIII^{me} siècle, une compagnie de milices était tout entière, officiers et soldats, composées de Rochat et qu'elle fonda une abbaye militaire où seul des Rochat étaient admis. Jusqu'au XIX^{me} siècle du reste, il n'y eut pas, aux Charbonnières, d'autres noms de famille³. Actuellement la commune de l'Abbaye en compte dix-huit.

En face des Charbonnières, abrité contre le vent du nord par les contreforts de la Dent de Vaulion, s'étendait le « Champ du Port », dépendant lui aussi, de l'Abbaye de Joux. Vers 1540 une maison, la première sur cette rive, y était édifiée, et un Rochat des Charbonnières, descendant de Vinet Rochat, s'y établissait. D'autres suivirent. Le « Champ du Port » prit ainsi de l'importance, si bien qu'on finit par l'appeler « Petites Charbonnières ». L'accès, cependant, n'en était pas facile : pour y parvenir, du Lieu ou des Charbonnières, il fallait faire le tour du lac Brenet, d'où le nom de *La Tornâ* ou du *Vériaux* qui désignent la partie nord des rives de ce lac. Par la suite des temps, sur le goulet séparant les lacs de Joux et Brenet, fut jetée une passerelle pour piétons qui, dans la première moitié du XVII^{me} siècle, fut remplacée par un pont. Les « Petites Charbonnières » furent, dès lors, souvent désignées par « vers le Pont », puis par « Le Pont » ; maintenant c'est ce nom seul qui sert à désigner la localité. En

¹ Voir original de l'article en fin de chapitre.

² L'« Abbaye du Lac de Joux » est l'origine de la commune actuelle, qui en perpétue le nom.

³ Le droit d'être enseveli dans le cimetière de l'Abbaye fut précieusement conservé par les Rochat des Charbonnières, jusqu'à la fin du XIX^{me} siècle, où ils s'avisèrent que le trajet de dix kilomètres qu'il rendait nécessaire était un peu long, surtout en hiver. Ils créèrent alors, aux Charbonnières, un cimetière à l'usage du hameau.

1751, à la suite de pluies et d'une rapide fonte de la neige, le pont fut emporté et le village inondé ; mais, en 1755, après une sécheresse qui rappelle celle que nous subissons, les eaux baissèrent à tel point qu'on passait le goulet à pied sec et que l'on rebâtit le pont solidement, sur pilotis, avec l'acte d'une subvention de 3000 florins de Leurs Excellences de Berne.

Au Pont comme aux Charbonnières, les Rochat sont nombreux. En 1652 y fut aussi fondée une Abbaye militaire réservée aux seuls habitants de ce nom⁴.

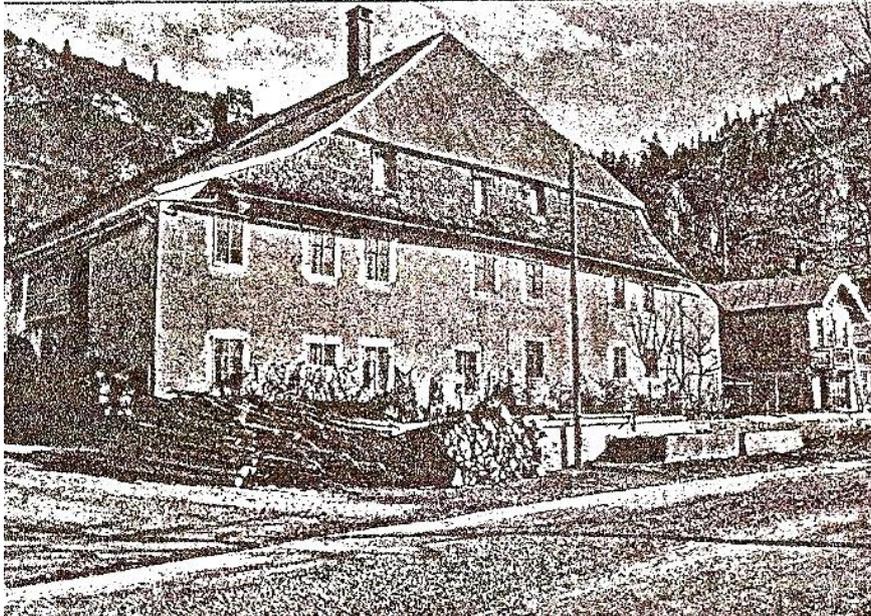
La famille Rochat a fourni de nombreux pasteurs, des techniciens de mérite, d'excellents instituteurs : Auguste-Louis-Philippe Rochat (17 juillet 1789-mai 1847) fut l'un des adeptes du *Réveil*, dans le Canton de Vaud, un prédicateur éloquent, un auteur apprécié ; un autre pasteur, Louis-Lucien Rochat (6 janvier 1849-10 décembre 1917) fut le fondateur de la Croix-Beue et président honoraire de la Fédération internationale antialcoolique ; M. le Dr Ernest-Auguste Rochat est professeur de théologie à l'Université de Genève ; sept pasteurs du nom de Rochat, dont le doyen est M. François-Louis Rochat, pasteur à Chavornay (né en 1851), exercent le saint ministère dans la Suisse romande ; M. Charles-H.-F. Rochat, ancien pasteur à Morges, porte allègrement ses 86 ans ; Paul Rochat (4 mars 1858-14 juillet 1921), qui fit des études de théologie, fut professeur, rédacteur de la *Tribune de Lausanne*, président de l'Association de la Presse suisse. Georges Rochat, qui se noya le 25 avril 1896 au cours d'une promenade en canot sur le Léman, fut rédacteur à la *Gazette de Lausanne* et le collaborateur aimé de la *Patrie suisse* ; M. Frédéric Rochat, ingénieur, fut conseiller municipal, directeur des Travaux de la Ville de Lausanne, dont il est aujourd'hui ingénieur en chef ; un autre ingénieur, M. Charles-Frédéric Rochat, préside aux destinées des tramways genevois. Vingt et un Rochat sont actuellement dans l'administration fédérale ; l'un d'eux, M. Charles Rochat, est directeur des Postes du IIe Arrondissement. L'enseignement primaire et secondaire en compte vingt quatre, dans le seul canton de Vaud.

Dans l'une des maisons du Pont, dite « le Grand Toit », dont nous donnons aujourd'hui une vue, sont nés et ont été élevés sept institutrices et instituteurs, tous vivants, dont le doyen, un vétéran de l'enseignement, est M. Marc Rochat, actuellement à Lausanne, né au mois de mars 1837, âgé ainsi de 85 ans, qui fut maître à l'« Ecole de l'Oratoire », à Yverdon, et auquel de nombreux anciens élèves conservent un souvenir ému et affectueux. Les autres sont M. Louis Rochat à Lausanne, M. Emile Rochat à Vallorbe (brevet de 1907), Mme Eugène Maire Rochat, à Vufflens-le-Château (1901), M. Louis-A. Rochat, à Givrins (1906), Mlle Marie Rochat, à St-Sulpice (1917), M. Jules-David Rochat (1921), Mlle Amélie Rochat (1932)⁵.

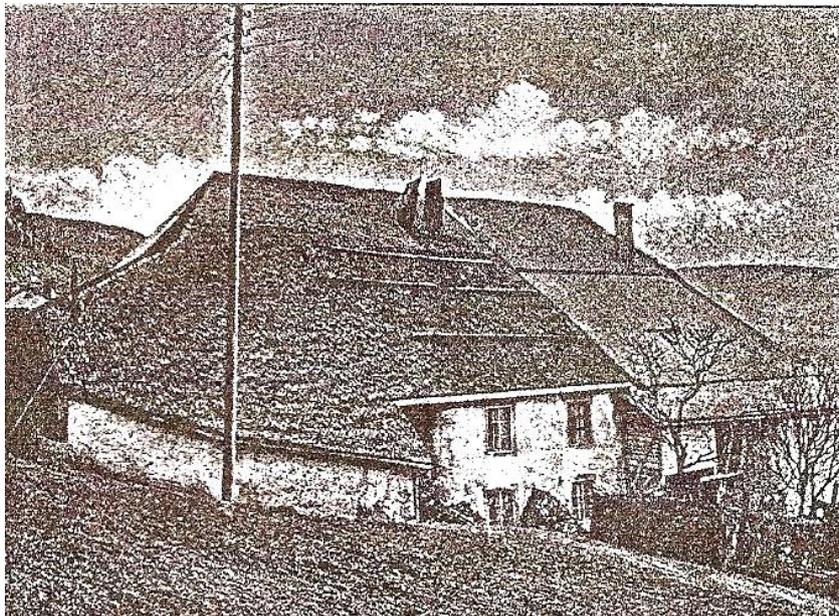
A.B.

⁴ Les Rochat ont une réputation de longue vie ; en 1743, aux Charbonnières, Claude Rochat se présenta, âgé de cent deux ans, avec cinq de ses fils, à une « avant-revue ».

⁵ Ce dernier nom rajouté à la plume au terme de l'article.



La maison dite « Le Grand Toit » au Pont (Val de Joux). Dans cette maison de jadis, au vieux grand toit, sont nés et ont été élevés sept institutrices et instituteurs portant le nom de Rochat, tous encore vivants et dont six enseignent encore dans le canton de Vaud. Elle comprend en réalité, quatre maisons, séparées jusqu'à mi-hauteur seulement, par des parois de planches. Elle abrite actuellement quatre branches différentes de l'innombrable et belle famille des Rochat. Photos obligeamment communiquées par M. Paul Champrenaud, comptable chez Bridel & Cie à Lausanne.



Note : l'article n'est signé que des initiales A.B. La matière provient assurément de M. Eugène Rochaz, syndic de Romainmôtier, dont la famille, anciennement elle aussi avec un t final pour Rochat, était originaire du Pont. On tiendra compte, dans sa lecture, des fautes historiques et imprécisions d'usage qui sont relativement nombreuses.

Feuille d'Avis de Lausanne le 6 mars 1923⁶ :

Il existe au Pont (Vallée de Joux) une curieuse maison dite « le Grand Toit », maison de jadis, au toit immense, descendant tout bas jusqu'à portée de la main et qui abrite actuellement quatre branches différentes de la belle et innombrable famille Rochat.

Sous « le Grand Toit » sont nés et ont été élevés sept instituteurs et institutrices portant le nom de Rochat et dont six enseignent encore dans le canton de Vaud, à savoir : MM. Louis Rochat (Lausanne), Emile Rochat (Vallorbe, brevet de 1907), Mme Eugène Maire-Rochat (Vufflens-le-Château, brevet de 1901), M. Louis A. Rochat (Yvorne, 1906), Mlle Marie Rochat (Saint-Sulpice, 1917) et M. Jules-David Rochat (1921). Le septième, un vétérinaire, Marc Rochat, est décédé au début de l'an passé.

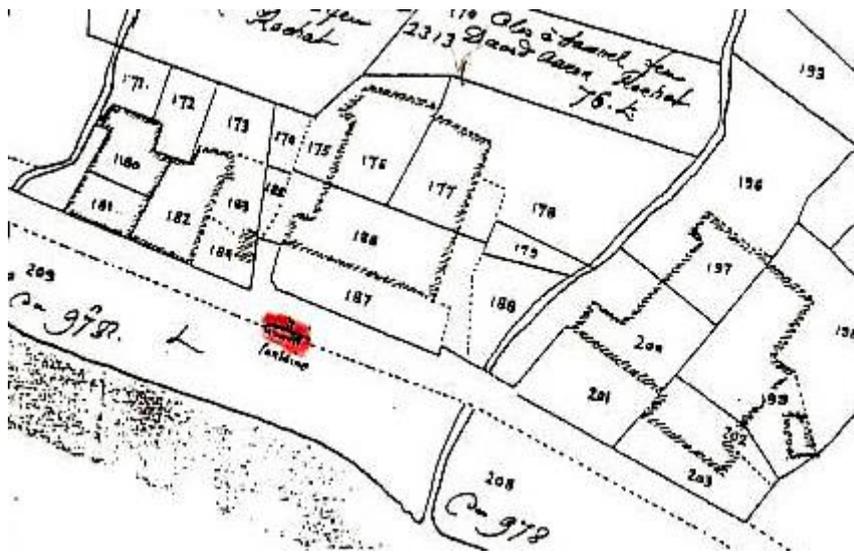
« Le Grand Toit » comprend en réalité quatre maisons, séparées jusqu'à mi-hauteur seulement par des cloisons de planches. C'est une des plus vieilles maisons du Pont et probablement de toute la Vallée de Joux. Elle doit avoir été bâtie au XVI^e siècle, ainsi que semble le prouver une plaque de cheminée assez curieuse, mise au jour par des réparations faites au rez-de-chaussée ; cette plaque, en fonte, très épaisse, d'environ un mètre carré de surface, est datée de 1591, elle est à demi rongée par la rouille et ne porte pas d'ornements. A sa partie supérieure se voit encore un écusson en relief dans lequel sont les deux initiales P.B. (peut-être celles du fondeur) surmontées d'une tête de taureau, armoiries de la commune de l'Abbaye. A l'angle supérieur gauche se trouve, fait curieux, une grande croix, en relief aussi ; il semble étrange de trouver une croix avec une date postérieure à l'introduction de la Réforme dans le Pays de Vaud. Cette croix est manifestement un souvenir catholique provenant des moines fondeurs établis à l'Abbaye ; peut-être les successeurs de l'œuvre des moines ont-ils conservé les moules trouvés, sans souci des ordonnances bernoises proscrivant tout ce qui rappelait le catholicisme.

« le Grand Toit » offre d'autres curiosités encore : ainsi une cheminée monumentale portant à sa partie supérieure une sorte de couvert à deux pans que l'on ferme de la cuisine, au moyen d'une longue corde. Cette cheminée serait et sert de fumoir pour la charcuterie.

A.T.

⁶ Version présente tirée de Rochat, Editions Piantanida, 1977

Le Grand Toit selon les documents officiels :



Cadastré de 1814, le Grand Toit se trouve au centre, nos 176, 177, 186. La bâtisse n'est alors divisée qu'en trois parties distinctes.

No 176, Samuel feu David Aaron Rochat

No 177, Marie veuve de Daniel Rochat

No 186, Abram Louis et Moyse Rochat feu Daniel.

Ces maisons, selon l'enquête de 1837, sont possédées par les suivants (avec quelque difficulté à remettre tout le monde à sa place, ce que d'ailleurs nous ne ferons pas) :

Rochat Abram Louis feu Daniel, au Pont, une maison d'habitation, grange et écurie. La presque totalité de l'étage supérieur n'est pas faite. Agée de plus de huitante ans mais reconstruite en partie depuis peu d'années. La distribution de ce bâtiment n'est pas bonne, la charpente en est neuve.

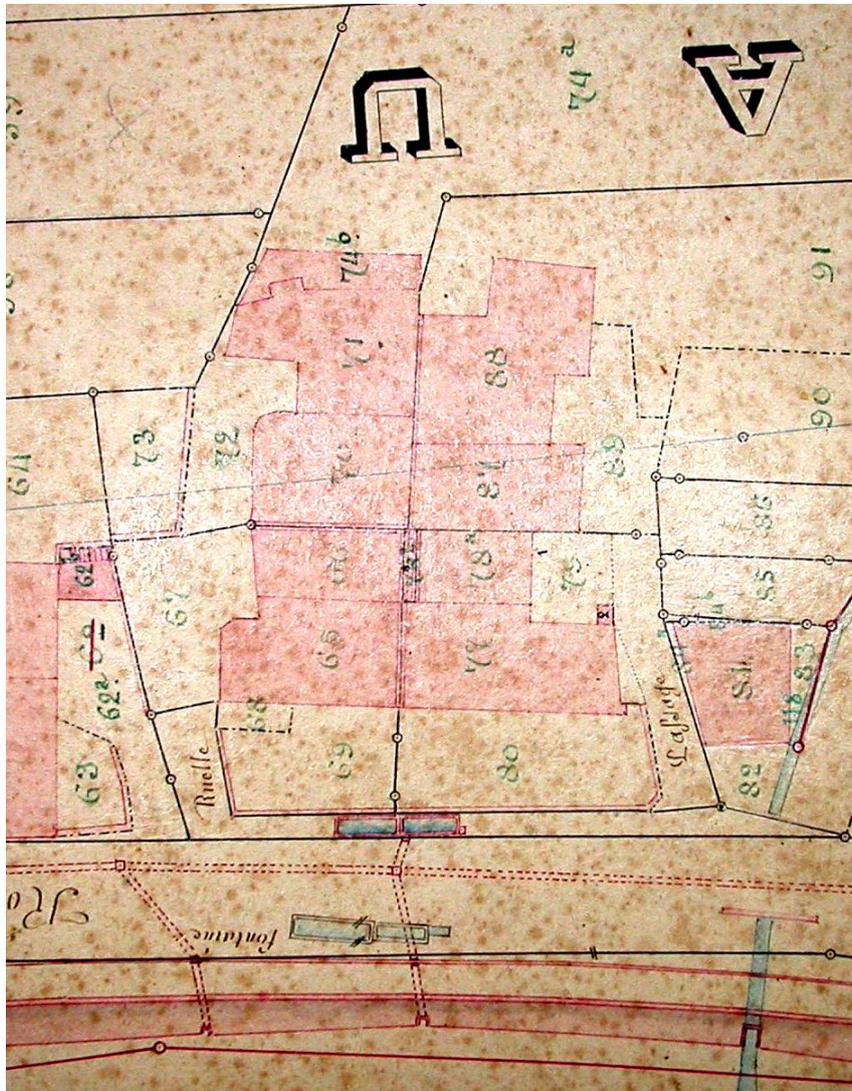
Rochat Henri feu Daniel, au Pont, un bâtiment destiné pour une maison d'habitation, grange et écurie. Depuis quelques années ce bâtiment reste tel, c'est-à-dire que presque rien n'y a été fait dans son intérieur et que le propriétaire ne paraît pas encore vouloir y faire quelque chose de plus. Agée de 6 ans. La commission n'a pas cru pouvoir indiquer un chiffre pour la location, attendu que le bâtiment ne se louerait que difficilement. Pour la même raison le prix de juste valeur a été diminué quoique la charpente soit presque neuve.

Rochat David Louis et David Samuel feu Samuel feu David Aaron, au Pont, une maison d'habitation, grange et écurie et place. C'est par erreur que le tableau désigne ainsi les propriétaires. Ceux-ci s'appellent Rochat David et Louis frères feu Samuel. Agée de 100 ans. Les propriétaires se proposent de reconstruire ce bâtiment cette année.

De ces trois feux nous n'avons pu retrouver que le deuxième sur le recensement de 1831⁷, soit :

Henri feu Daniel Rochat
Lisette sa femme
Lisette sa fille
Samuel son fils
Louis son fils
Edouard son fils
Marc son fils
Henri son fils
Marie de Lisette
Adèle d'Henri.

Le cadastre de 1896 (AHP, GAA4) nous offre la situation suivante :



⁷ ACA, RA4 à RA6

Nos 65/66, Rochat Auguste-Louis-**Féréol** fils de François Louis
Nos 77/78, Rochat Jules François et François Louis, fils de François Louis
Henri, chacun pour ½
Nos 70/71, Rochat David Louis Eloi fils de Jean David Louis fils de Jules
Louis Auguste, chacun pour ½
Nos 87/88, Rochat Henri Louis Samuel fils de François Louis.

La situation, date non spécifiée, vers 1910, est la suivante :

Nos 66/66, Rochat, les enfants de Auguste Louis Féréol qui sont :
Louis Auguste – Jules Hector – Suzanne Elise, femme
de Louis Jotterand, Berthe Héloïse femme de William
Gander
Nos 70/71, Rochat les enfants de Jules David Louis qui sont Jules
David – Charles Henri Edouard – Amélie Emma.
Nos 77/78, Dépraz Jean David Elie fils de François David
Nos 87/88, Rochat, les enfants de Henri Louis Samuel qui sont :
François Louis et Eugène Julie Marguerite femme de
Charles Albert Maire.

Ces gens se retrouvent en partie sur le recensement de 1917 :

Famille de Jules David Rochat :

Jules, 40 ans
Emma, 42 ans
Marie, 19 ans
Jules, 16 ans
Charles, 14 ans
Amélie, 5 ans

Famille Féréol Rochat

Féréol, 64 ans
Jenny, 55 ans

Les autres familles habitant le Grand Toit cette même année 1917 nous
échappent.



Deux photos du Grand Toit prises probablement le même jour, face et arrière. Vers 1897



Impression d'une visite au Grand Toit sous la direction de M. Claude Paltani, avec nos remerciements – propriétaire de la partie Gander -, le samedi 7 février 2008.

Ce qui impressionne montant au pont supérieur par une échelle, c'est la hauteur de la bâtisse. Distance du faîte au sol de la cave : 16 mètres ! Mais l'impression la plus poignante est celle que l'on ressent face à la grandeur incroyable du toit, avec une forêt de poutres de soutènement, et le volume formidable de ces combles et granges qui permettraient de loger aisément quelques dizaines de personnes.

La photo rend mal cette impression de grandeur.

Cette formidable charpente n'est pas si ancienne, puisqu'elle est signalée en partie neuve ou récente dans l'enquête de 1837. Les dimensions exceptionnelles du Grand Toit datent en conséquence de cette époque. La bâtisse primitive, devait très certainement occuper une surface moindre, si l'on peut interpréter comme l'angle d'une façade un angle de mur qui figure actuellement très en retrait à l'intérieur de la maison.

Les plaques de cheminées ne permettent pas de situer l'âge de la maison primitive qui ne subsiste que d'une manière tout à fait modeste, tant les travaux de transformations au cours des âges furent nombreux, rendant une analyse difficile voire même impossible.



C'est au fond de cette impasse, à droite après l'angle du premier mur, que s'ouvre la porte. Que fait ici Parmentier, introducteur de la pomme de terre en France voire en Europe ?



Une charpente immense qui se perd dans l'obscurité...



Façade sud. Le problème étant, pour effectuer de belles prises de vue, qu'il y a toujours des voitures devant les maisons et qui vous en cachent l'harmonie antique.

Les RoCHAT et " Le Grand Toit "

Au cours de la seconde moitié du XV^{me} siècle, un industriel et entreprenant Franc-Comtois, Vinel RoCHAT, de Villedieu, s'établissait à proximité du couvent fondé, en 1126, sous le nom de *Leona*, par le moine Gobert, de l'ordre des Prémontrés, sur les rives de la rivière aujourd'hui appelée *la Lionne*, qui, sortie des Chaudières de l'Enfer, s'en va, à sept cent mètres de là, se jeter dans le lac de Joux (1). En 1480, il obtenait, de l'abbé Jean Pollens, pour lui et ses trois fils, des terres et des pâturages au Mont du Lac, le cours de la Lionne, dès sa source jusqu'aux murs du couvent, pour y construire forges, martinets et hauts-fourneaux, le droit de couper, dans les forêts de l'abbé, le bois nécessaire à son industrie, de moudre à ses moulins sans payer d'émînes, d'être enseveli, lui et ses descendants, dans le cimetière du couvent.

Deux de ses fils, continuant sa tradition, obtiennent, en 1524, de l'abbé Claude, aux Charbonnières, sur la rive gauche du lac Brenet, des terres où ils se fixent, tout à la fois cultivateurs et industriels, comme l'indique la roue qui figure dans les armoiries des RoCHAT. Tels furent les premiers représentants, dans notre pays, de la nombreuse famille qui porte leur nom, si nombreuse qu'au XVIII^{me} siècle, une compagnie de milices était tout entière, officiers et soldats, composée de RoCHAT, et qu'elle fonda une abbaye militaire où seuls des RoCHAT étaient admis. Jusqu'au XIX^{me} siècle du reste, il n'y eut pas, aux Charbonnières, d'autres noms de famille (2). Actuellement, la commune de l'Abbaye en compte dix-huit.

En face des Charbonnières, abrité contre le vent du nord par les contreforts de la Dent de Vaulion, s'étendait le « Champ du Port », dépendant, lui aussi, de l'Abbaye de Joux. Vers 1340, une maison, la première sur cette rive, y était édiée, et un RoCHAT des Charbonnières, descendant de Vinel RoCHAT, s'y établissait. D'autres suivirent. Le « Champ du Port » prit ainsi de l'importance, si bien qu'on finit par l'appeler « Petites Charbonnières. L'accès, cependant, n'en était pas facile : pour y parvenir,

du Lieu ou des Charbonnières, il fallait faire le tour du lac Brenet, d'où le nom de *La Tornâ* ou du *Vériaux* qui désignent la partie nord des rives de ce lac. Par la suite des temps, sur le goulet séparant les lacs de Joux et Brenet, fut jetée une passerelle pour piétons qui, dans la première moitié du XVII^{me} siècle, fut remplacée par un pont. Les « Petites Charbonnières » furent, dès lors, souvent désignées par « Vers le Pont », puis par « Le Pont » ; maintenant c'est ce nom seul qui sert à désigner la localité. En 1751, à la suite de pluies et d'une rapide fonte de la neige, le pont fut emporté et le village inondé ; mais, en 1755, après une sécheresse que rappelle celle que nous subissons, les eaux baissèrent à tel

point qu'on passait le goulet à pied sec et que l'on rebâtit le pont solidement, sur pilotis, avec l'acte d'une subvention de 3000 florins de Leurs Excellences de Berne.

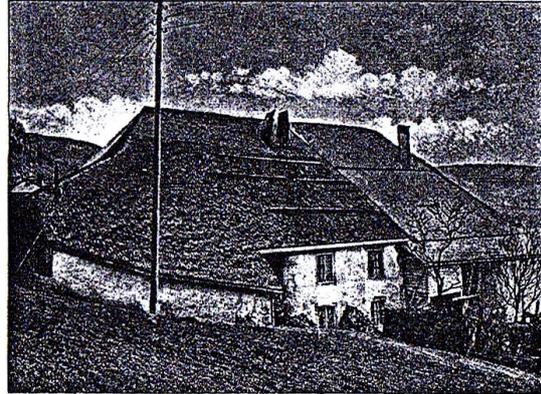
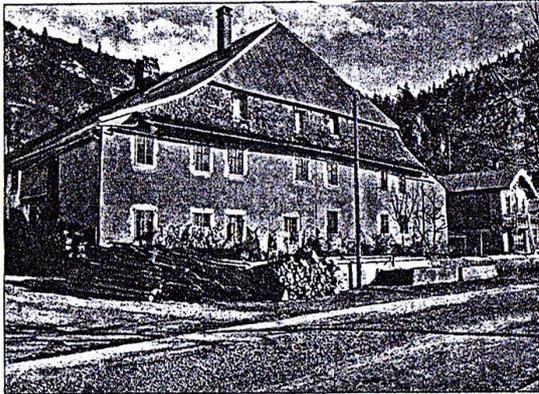
Au Pont comme aux Charbonnières, les RoCHAT sont nombreux. En 1652 y fut aussi fondée une Abbaye militaire réservée aux seuls habitants de ce nom (3).

La famille RoCHAT a fourni de nombreux pasteurs, des techniciens de mérite, d'excellents instituteurs : Auguste-Louis-Philippe RoCHAT (17 juillet 1789-7 mai 1847) fut l'un des adeptes du *Réveil*, dans le Canton de Vaud, un prédicateur éloquent, un auteur

(1) L'« Abbaye du Lac de Joux » est l'origine de la commune actuelle, qui en perpétue le nom.

(2) Le droit d'être enseveli dans le cimetière de l'Abbaye fut précieusement conservé, par les RoCHAT des Charbonnières, jusqu'à la fin du XIX^{me} siècle, où ils s'avisèrent que le trajet de dix kilomètres qu'il rendait nécessaire était un peu long, surtout en hiver. Ils créèrent, alors, aux Charbonnières, un cimetière à l'usage du hameau.

(3) Les RoCHAT ont une réputation de longue vie : en 1743, aux Charbonnières, Claude RoCHAT se présenta, âgé de cent deux ans, avec cinq de ses fils, à une « avant-revue ».



LA MAISON DITE « LE GRAND TOIT » AU PONT (VAL DE JOUX)

Dans cette maison de jadis, au vieux grand toit, sont nés et ont été élevés sept institutrices et instituteurs portant le nom de Rochat, tous encore vivants et dont six enseignent encore, dans le canton de Vaud. Elle comprend en réalité, quatre maisons, séparées, jusqu'à mi-hauteur seulement, par des parois en planches. Elle abrite actuellement quatre branches différentes de l'innombrable et belle famille des Rochat.

Photographies obligeamment communiquées par M. Paul Champrenaud, comptable chez Bridel & Cie à Lausanne.

apprécié; un autre pasteur, Louis-Lucien Rochat (6 janvier 1849-10 décembre 1917) (4) fut le fondateur de la Croix-Bleue et président honoraire de la Fédération internationale antialcoolique; M. le Dr Ernest-Auguste Rochat, est professeur de théologie à l'Université de Genève; sept pasteurs du nom de Rochat, dont le doyen est M. François-Louis-Rochat, pasteur à Chavornay (né en 1851), exercent le saint ministère dans la Suisse romande; M. Charles H.-F. Rochat, ancien pasteur à Morges, porte à l'âge de ses 86 ans; Paul Rochat (4 mars 1858-14 juillet 1921), qui fit des études de théologie, fut professeur, rédacteur de la *Tribune de Lausanne*, président de l'Association de la Presse suisse (5). Georges Rochat, qui se noya le 25 avril 1896 au cours d'une promenade en canot sur le Léman, fut rédacteur à la *Gazette de Lausanne* et le collaborateur aimé de la *Patrie suisse* (6); M. Frédéric Rochat, ingénieur, fut conseiller municipal, directeur des Travaux de la Ville de Lausanne, dont il est aujourd'hui ingénieur en chef (7); un autre ingénieur, M. Charles-Frédéric Rochat, préside aux destinées des Tramways genevois. Vingt et un Rochat sont actuellement dans l'administration fédérale; l'un d'eux, M. Charles Rochat (8), est directeur des Postes du Ille Arrondissement. L'enseignement primaire et secondaire en compte vingt quatre, dans le seul canton de Vaud.

Dans l'une des maisons du Pont, dite « Le Grand Toit », dont nous donnons

(4) Voir *Patrie suisse*, No 233, du 27 août 1902, page 205, et No 633, du 25 décembre 1917, page 309.

(5) Voir *Patrie suisse*, No 584, du 5 mai 1915, page 97.

(6) Voir *Patrie suisse*, No 121, du 11 mai 1898.

(7) Voir *Patrie suisse*, No 362, du 7 août 1907, page 188.

(8) Voir *Patrie suisse*, No 687, du 21 janvier 1920, page 17.

aujourd'hui une vue, sont nés et ont été élevés sept institutrices et instituteurs, tous vivants; dont le doyen, un vétéran de l'enseignement, est M. Marc Rochat, actuellement à Lausanne, né au mois de mars 1837, âgé ainsi de 85 ans, qui fut maître à l'« Ecole de l'Oratoire », à Yverdon, et auquel de nombreux anciens élèves conservent un souvenir ému et affectueux. Les autres sont M. Louis Rochat, à Lausanne, M. Emile

Rochat, à Vallorbe (brevet de 1907), Mme Eugène Maire Rochat, à Vuflens-le-Château (1901), M. Louis-A. Rochat, à Givrans (1906), Mlle Marie Rochat, à St Sulpice (1917), M. Jules-David Rochat (1921).

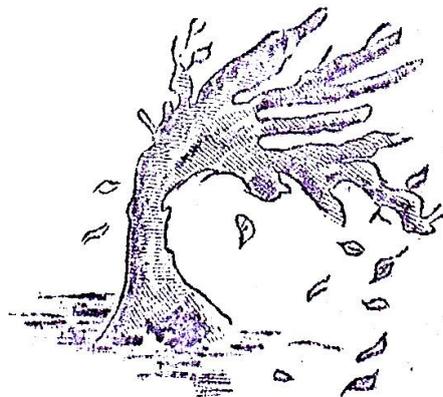
Mme Amélie Rochat J.B.B.

SOUS

LE

GRAND TOIT

OEUVRES POSTHUMES DE
LOUIS - AUGUSTE ROCHAT



EDITIONS MULTIGRAPHIQUES NYON
1965

TABLE DES MATIERES

	page
1) Hommage posthume	3
2) A mes chers parents	4
3) C'est tout un monde qu'un Grand Toit	5
4) Ah, le joli village de bois	6
5) La cheminée du Grand Toit	6
6) Quand Bolomey chantait "Le Beau Danube bleu"	7
7) Oh, larmes de mamans...	8
8) L'infini	9
9) Le Père Tambour	10
10) L'heureux guide	10
11) Il est là, le soleil	11
12) Seul sur la montagne	12
13) 25 ans après	12
14) Il faut dire adieu...	13
15) In memoriam Tell Röchat	13
16) Bise-Bise - Pan-Pan	14
17) Déjà je descendais la pente de mes ans.	15
18) L'or des bois	15
19) Les loisirs d'un homme heureux	16
20) Tulipes en Flöréal	17
21) Mes voeux d'an neuf	17
22) Tu m'as dit de sourire	18
23) Marguerites, fleurs de souvenir et d'espoir	19
24) Heureux matins	20
25) Villanelle de Jean Moser	21
26) Le vieil horloger prend sa retraite	22
27) Dävel	23
28) En juin, dans la forêt	24
29) Inquiétude	25
30) A la poésie	25
31) Le bazar de Madame Rose	26

HOMMAGE POSTHUME

Depuis bientôt vingt ans, Louis-Auguste Rochat est parti....

Avec lui également a disparu toute une époque qui lui était chère.

Instituteur tout d'abord au Pont, sa patrie, il a vécu toute sa jeunesse sous le "Grand Toit", auprès de ses parents qu'il affectionnait tant et auxquels il a encore pensé avant de mourir, de son frère Hector avec lequel il a gardé les chèvres, de ses soeurs Suzanne et Berthe, toute une famille au coeur généreux et sincère.

Toute une époque qui a disparu....

Aimé et respecté partout, Louis-Auguste Rochat a eu des activités multiples dans le cadre de sa tâche principale, souvent ingrate : il s'est dépensé, s'est usé pour le bien de tous.

C'est à Givrins qu'il a passé la plus grande partie de sa carrière où tous les témoignages sont en sa faveur. Vingt ans après l'on se souvient de lui partout, dans les villages. Favorisé par divers dons, il en a fait profiter toute une population; d'anciens élèves, maintenant d'âge mûr se rappellent ce maître dévoué et regretté, car il personnifiait encore l'ancienne garde des maîtres d'école qui prenait conscience à son travail.

En dépit de ses peines et moyennant de nombreuses privations, il n'a pas hésité à tout faire pour que ses enfants aient un bagage autant intellectuel que moral pour la vie.

Nous avons pensé indispensable de rappeler sa mémoire en éditant ce petit livre qui comporte quelques-unes des meilleures oeuvres de cet homme dont on se souvient.

Nyon, février 1965

Son fils

A MES CHERS PARENTS

La lumière, elle chantait dans la mais
du menuisier.

O vous qui m'avez tout donné :
Tendresse et bonheur sans réserve;
Vous qui m'avez tant pardonné,
Votre souvenir me préserve !

Mon papa, ma maman sont là !
Je n'ai pas peur ! Ma confiance
S'exprimait en disant cela :
J'en ai la "douce souvenance".

Dans les bois, je cueillais des fraises,
Vous travailliez non loin de moi.
En vous parlant, j'étais à l'aise;
Vous souriez de mon émoi.

Mes chers parents ! Dans ma pensée,
Vous apparaissez tendrement.
Ma jeunesse , trop insensée,
Vous causa plus d'un grand tourment.

C'est votre bonté que j'implore.
Déjà s'est affaibli mon cœur.
Ces vers, pour vous, devaient éclore
Comme un pieux bouquet de fleurs.

Prilly, 12 mars 1943.

C'EST TOUT UN MONDE

QU'UN GRAND TOIT

Là-haut, dans mon petit village,
La maison que j'aime à revoir,
C'est le "Grand Toit" : dans mon jeune âge,
J'y connus plus d'un grand espoir.

La maison que j'aime à revoir,
C'est vraiment tout un petit monde;
J'y connus plus d'un doux espoir :
Mes souvenirs dansent la ronde.

C'est vraiment tout un petit monde,
Une fontaine est là, tout près.
Mes souvenirs dansent à la ronde;
J'en veux redire tout l'attrait.

Une fontaine est là, tout près.
Du Lac de Joux, j'entends les vagues.
J'en veux redire tout l'attrait
(Ne croyez pas que j'extravague !)

Du Lac de Joux, j'entends les vagues,
Je vois la barque du pêcheur
(Ne croyez pas que j'extravague)
Oh, souvenirs pleins de fraîcheur.

Je vois la barque du pêcheur,
Je vois nos forêts, nos montagnes.
Oh, souvenirs pleins de fraîcheur:
Pleure, mon coeur, l'ennui te gagne.

Je vois nos forêts, nos montagnes,
J'entends la chanson du ruisseau.
Pleure mon coeur, l'ennui te gagne,
C'est un bien douloureux fardeau.

J'entends la chanson du ruisseau,
La tristesse est un lourd bagage ;
C'est un bien douloureux fardeau
Si loin de mon petit village.

Prilly, 1943

AH ! LE JOLI VILLAGE
EN BOIS

Ah ! le joli village en bois :
Eglise et frêles maisonnettes.
Le troupeau portait des clochettes;
Il n'était pas très grand, je crois.

Ce jeu nous plaisait chaque fois,
Et c'était toujours une fête.
Ah, le joli village en bois
Avec ses frêles maisonnettes.

Nous y jouions sous le "Grand Toit"
Pour le bonheur d'une fillette
Qui s'ennuyait, toute seulette;
Vieux logis que j'aimais, ma foi.
Ah ! le joli village en bois

Prilly 1943

LA CHEMINEE DU GRAND TOIT

Elle était pleine de trésors :
(Jambons, saucisse parfumée)
Plus alléchants que harengs saurs.
Elle était pleine de trésors
Jambons, saucisse parfumée.....

Prilly 1943

QUAND BOLOMEY CHANTAIT
LE BEAU DANUBE BLEU

En souvenir d'un menuisier chanteur

Quand il chantait, très fier, à pleine voix,
"Le beau Danube bleu" , un soir de fête,
C'était un grand plaisir, amis, pour moi;
Le début grave et fort : chant de conquête,
Répondait, glorieux, à ma requête.

Nous l'écoutions, songeant aux vieux beffrois;
A vous, preux chevaliers, hospodars, presque rois ;
Fleuve orgueilleux...grondant sous la tempête
Quand il chantait...

Ce chant émerveillait mon âme prête
Pour longuement vibrer, dans un émoi
Toujours plus exaltant que rien n'arrête.
Et je rêvais encore à Godefroy
De Bouillon, aux Croisés en bel arroi,
Quand il chantait....

Prilly , 1943

OH ! LARMES DE MAMANS

A ma chère maman

O mères ! qui choyez notre trop brève enfance,
Au doux foyer rempli par votre bienveillance;
Des coups nombreux viendront cruellement meurtrir
Votre coeur débordant de tendresse incroyable.
O mères ! dont l'amour à rien n'est comparable.
Ingrats, nous vous faisons souffrir....

Au bras de fiers époux que plus d'un homme envie,
Vous les verrez partir, songeuses, pour la vie.
Jeunes filles en fleur, du cher foyer, l'orgueil.
Que de voeux monteront en prières ardentes
Pour leur bonheur rêvé qui vous rend confiantes,
(La vie à deux, déjà, leur fait joyeux accueil).

Ce soir, en lui donnant une chère relique,
Souvenir précieux -- soudain mélancolique,
Les yeux baignés de pleurs, vous serrez en tremblant
Dans vos bras maternels, la pensive épousée,
O! larmes des mamans, oh! la tendre rosée,
Adieu pathétique et troublant.

Toutes deux, vous pleurez, longuement, très émuës,
En ce grave moment : aux âmes éperduës,
Ce baume est le plus pur; ce baume est le meilleur;
Alors, dans vos regards plus sereins, on peut lire
La confiance en Dieu. Dans un tendre sourire
Vous dites vos espoirs, vous parlez de bonheur.

Quand les nids sont remplis de jeunes hirondelles,
S'excitant à grands cris dans d'ardentes querelles,
Les oiselets s'en vont, deux à deux, en chantant,
Ainsi, de la maison, les enfants pleins de joie,
Le coeur vibrant d'amour, suivent la même voie
Que leur aïeule, en son printemps.

Mais ils vous reviendront, n'en doutez pas, ô mères.
Vous ne serez jamais pour eux des étrangères,
Il est d'autres douleurs... il est d'autres départs
Autour de nous encor ! Souvenez-vous des tombes
Où l'on pleure longtemps d'innocentes colombes
Sur les mères en deuil, abaissez vos regards....

Givvins, 1924

L' INFINI

La splendeur de l'éther devant les yeux s'étale:
Dans le ciel des anciens, l'homme croyait trouver
L'astre miraculeux pouvant le préserver
Quand s'abattrait sur lui, malheur, ta loi fatale.

Scruter tout l'infini, supplice de Tantale !
Astronomes, chercheurs, saurez-vous tout prouver ?
De la création, le voile soulevé,
Connaîtrons-nous, enfin, cette énigme totale ?

La jeune nébuleuse, en l'espace étendu,
Produira-t-elle encor un monde confondu
Où Dieu mettra de l'ordre, en sa toute puissance ?

O, chevaliers de l'air, volant sans nul effroi,
Atteindrez-vous jamais tant de magnificence :
Immensité des cieux, où l'Eternel est roi !

Givrins 1943

LE PERE TAMBOUR

Au cortège annuel de l'Abbaye de
"La Jeune Suisse" du Pont, joyeux
fier, le père Tambour marchait
jours au premier rang, en battant
vieilles marches militaires.

Contre le Sonderbund, il avait combattu
Et nous parlait souvent de la guerre civile,
Avec son grand tambour, il entra dans la ville
Sur Fribourg, en pillant, on s'était abattu.

Le général avait dans sa mâle vertu
Interdit, aux vainqueurs, ces marques d'âme vile
(Le soldat doit garder une grandeur virile)
En racontant ces faits, le vieillard s'était tu.

Là-haut, près du chalet, le vieux berger contemple
Les grands sapins qui sont, pour lui, le plus beau temple,
Des petits chevriers, il aime la gaité.

Oh! prenez le tambour ...et le vieillard s'en donne,
Pour plaire à deux enfants que son ardeur étonne....
C' était aux jours sereins d'un merveilleux été....

Givrins, 1942

L'HEUREUX GUIDE

A Odette et petit Gilbert

Pour l'embrasser plus vite, il a veillé ce soir,
On lui dit que, bientôt, s'en reviendra soeurette,
Pour la célébrer mieux, il veut faire toilette !
Un tel exil fut dur et grand le désespoir.

Le train s'est arrêté; alors, d'apercevoir
L'absente au doux regard, l'enfant, surpris, s'arrête,
Puis il court dans ses bras, ravi, les yeux en fête,
A contempler cela, le coeur peut s'émouvoir.

(O prières du soir pour sa chère malade !)
Mais, quel heureux revoir, ô touchante accolade,
Bon frerot, tu conduis le bonheur glorieux .

Aux maisons de douleur, meurtris et solitaires,
Nos frères abattus attendent notre adieu.
Allons les consoler, gravissant leurs calvaires.

Givrins, 1926

IL EST LÀ, LE SOLEIL

A mon fils Gilbert, 4 ans.

Bébé, fort absorbé, sur le tapis, s'installe
Pour construire un château;
Il le transformera, plus tard, en cathédrale,
En criant : "Vois, c'est beau! "

De la fenêtre ouverte, un rais de soleil joue,
Caressant ses cheveux.
Très fier de ses travaux, il demande qu'on loue
L'artisan merveilleux.

Pourquoi rester ici, quand, au dehors, tout brille,
Beau visage vermeil ?
Lors Bébé me regarde, et son rire pétille :
"Il est là, le soleil ! "

Oui, le soleil, partout, réjouit nos demeures
Et le pauvre est content.
Oui, le soleil est là, consolant ceux qui pleurent,
Malades et mourants.

Sur le lit d'hôpital, torturé par la fièvre,
L'homme est bien malheureux....
Mais le soleil est là : c'est la Soeur, et la lèvre
Aux tremblements nerveux.

Sourit à cette voix qui, dans la nuit, demande :
"Comment cela va-t-il ?
Voyons, dormez un peu, sinon je réprimande,
Cessez donc ce babil ! "

Soeurs veilleuses ! mes Soeurs, qui consolez tant d'âmes
Quand l'angoisse les mord.....
Lequel de nous pourrait oublier vos dictames
En pensant à la mort ?

Aux vieux parents tout seuls dans la maison déserte,
Une lettre parvient;
C'est un peu de soleil par la porte entr' ouverte;
On la relira bien !

L'anneau d'or éclatant dit à la fiancée
Tous les bonheurs futurs.
Dans son coeur, le soleil est la perle enchâssée,
Tout est couleur d'azur.

Oui, le soleil est là : dans les yeux de la femme,
Dans la bonté, toujours.
Rayonnant de splendeur, qu'il soit la pure flamme
Embellissant nos jours !

SEUL SUR LA MONTAGNE

Las de toutes les kermesses
Où Bacchus trône, bruyant ;
Las des foules en liesse
A l'attrait trop décevant ;

Loiñ de tout ce qui rappelle
D'une foire la clameur,
Viens, le bois ombreux t'appelle !
Fuis la ville et sa rumeur.

Va-t-en, seul sur la montagne
Pour contempler le lac si bleu,
Puis, le soir venu, regagne
Le hameau silencieux.

Tout près du chalet paisible,
Assieds-toi sous le sapin ;
Le charme est irrésistible :
Il opérera soudain .

Va-t-en seul !... la solitude
Sur les monts, t'apportera
De la paix la plénitude
Va-t-en seul au noir Jura.

Givrins, 1938

25 ANS

Le tocsin retentit, t'appelant au devoir !
Maintenant, au viaduc, sévère sentinelle,
Sous le casque d'acier tu vas, matins et soirs,
Pour faire les cent pas, avec le plus beau zèle.
Malheur au curieux qui voudrait s'approcher
De cet ouvrage d'art que tu saurais défendre
Sans aucune pitié, ton arme peut viser.
L'espionne... ou l'imprudent ne pourrait te surprendre.
La patrie a besoin de soldats tels que toi.
Au groupe, l'on t'admire et te prend pour modèle,
Toujours bien équipé, le regard sans effroi.
Tu t'en vas dans la nuit, qu'il pleuve ou bien qu'il gèle.

Avec quel sérieux, tu prêtas le serment.
Tu n'as plus qu'un désir en ton âme sincère :
Ce désir est si fort : bon soldat qui espères
Saluer fièrement le Général Guisan.

Givrins 1939

IL FAUT DIRE ADIEU

Adieu à Givrins

Il faut dire adieu, à toutes ces choses :
Au cher horizon de toits, de jardins.
Il faut dire adieu, ne songeant qu' aux roses
Des jours de bonheur et des clairs matins.
Il faut dire adieu, comme une âme en peine,
Aux bruits familiers : cloche de la tour;
Horloge fantasque et grande fontaine,
Troupeaux à pas lents, chevaux de labour.
Vallon des Avaux, vergers et prairies,
Vos noms me sont chers. Près des peupliers,
Avec les faneurs, que d'heures bénies :
Oh, jours de soleil, jamais oubliés !
Tant de souvenirs reviendront en nombre
Etreindre mon coeur, loin de la maison
Où l'amour chanta, où plana ton ombre,
Mort inexorable, en un grand frisson.
Labeur coutumier, heureuse jeunesse,
Chants que nous aimions : il faut dire adieu,
Tout en répétant l'ardente promesse
De venir, parfois, revoir tous ces lieux.
Revoir le vieux temple, en ce beau village,
Tout près de Givrins, source de Montant
Qu' Ausone eût chanté ...ô doux paysage :
Je ne croyais pas vous chérir autant.
Loin de tout cela, je dirai sans trêve :
"Je voudrais revoir ces lieux enchanteurs,"
La vie est un souffle...et c'est comme un rêve
Embelli d'espoirs, assombri de pleurs.

IN MEMORIAM

Tell Rochat, peintre de La Vallée

De la ferme rustique au modeste horizon,
Enfant déjà rêveur, en un lieu solitaire,
Tu devais admirer ce petit coin de terre :
Les champs et les grands bois, tout près de la maison.

Le radieux printemps avec son frais gazon
T' émerveillait toujours, c'était comme un parterre
Que te présentait Dieu quand, ne pouvant se taire,
Le coucou répétait sa magique oraison.

Pâtre, tu surveillas la chèvre vagabonde
Et tu savais trouver où la framboise abonde.
Or, le lac t'apparut, sombre ou plein de clarté.

La forêt, bûcheron, sut te dire sa peine,
Elle devint bientôt ta Muse autant que reine,
Peintre du Lac de Joux, épris de sa beauté.

Prilly, 1942

BISE - BISE ET PAN - PAN

(deux chèvres du Pont pas comme les
autres)

Ces deux noms semblent curieux.
Sont-ils vraiment si drôlatiques ?
Personnages mystérieux,
Chinois ou bien mythologiques ?

La mère s'appelait Pan-Pan;
Elle était blanche autant que belle :
J'aimais à voir son air pimpant.
Sa fille était jeune et rebelle.

Nous les choisions bien, c'est certain.
Quand, courant aux verts pâturagés,
Elles suivaient, d'un pas hautain,
L'heureux berger, plein de courage.

Pan-Pan donnait un si bon lait...
Bise-Bise était moins docile.
Mais, si le pâtre l'appelait,
Elle arrivait, d'un pas agile.

"Bise-Bise ! Pan-Pan ! " l'appel
Les faisait si vite accourir
Pour lécher, dans nos mains, le sel.
Ah! nous pouvions bien les chérir.

Fières, à l'avant du troupeau,
Vous gambadiez, folles compagnes.
Oh! temps heureux ! oh, jours si beaux !
"Je voudrais revoir ma montagne ! "

Protecteur des bergers, ô "Pan" :
Deux chevriers aimaient redire
Joyeux : "Bise-Bise et Pan-Pan !"
Deux noms vibrants sur notre lyre....

A mon frère Hector.

DEJA JE DESCENDAIS
LA PENTE DE MES ANS

A ma chère soeur aînée, Suzanne

La pente de nos ans, c'est le présent, ma soeur.
Depuis longtemps, déjà, ne suis-je pas grand-père ?
Comme moi, tu connus bien des jours de bonheur...
Faut-il redire ici ce que, pour toi, j'espère ?

La santé, tout d'abord, au foyer qui t'est cher;
Que tous tes chers enfants puissent, dans leur village,
Souvent vous revenir. Ton rire toujours clair
Brillera tendrement jusques au plus grand âge.

Soeur aînée, jadis, bras droit de nos parents,
Tu surveillais les jeux de ta soeur, de tes frères.
Combien tu nous aimas : je m'en portè garant.
Soeur vaillante, au bon coeur, guidant notre prière.

Nous n'oublierons pas ce que tu fis pour nous;
Nous n'oublierons pas la leçon de courage
Que tu donnas toujours, en aimant plus que tout
Ton foyer rayonnant où tu vécus heureuse.

Modeste, tu sus bien te contenter toujours.
Je te revois, alerte et chantant dans la chambre...
Je te revois, ma soeur, donnant tout ton amour
Au cher et doux foyer aux longs soirs de décembre...

L'OR DES BOIS

Les bois ont revêtu leurs ors;
Le coeur pressent les sombres jours.
Pourtant, ce sont de beaux décors
Pour les immuables amours.

Les brouillards vont traîner, si lourds.
Devant le destin, restons forts.
Les bois ont revêtu leurs ors,
Le coeur pressent les sombres jours.

Forêt de rêve, j'ai recöurs
A ton silence...Tu t' endors;
On croit marcher sur du velours
Sous un manteau de similor....
Les bois ont revêtu leurs ors.

LES LOISIRS D'UN HOMME HEUREUX

A mon cher frère Hector

...en chanson

L'air radieux, à "Mes loisirs" dans son jardin,
Le samedi, accourt gaiement, le citadin.
Il aime cette maisonnette.
Oh, quel plaisir : vivre au grand air, en travaillant.
Pour ce labeur, il fut toujours zélé, vaillant.
Dans le ciel chante l'alouette.

Il acheta ce champ fertile d'un ami.
Et, diligent, émule de Dame fourmi,
On peut le voir, plein de courage,
Bêcher, semer la bonne terre. Et l'arrosoir
Circulera, c'est bien certain, très tard le soir.
C'est la santé, frère, à l'ouvrage !

Cette capite est bien, je crois, son Trianon.
La pergola n'est pas très orgueilleuse, ah non.
Cela suffit au solitaire.
Bientôt, les fleurs embelliront ce doux abri;
Le jardinier lui dit adieu, tout attendri :
Il est l'heureux propriétaire.

En Thermidor, le fonctionnaire rêvera,
L'après-midi, sans longues siestes, s'enfuira.
Pour notre ami...la belle vie !
Le céleri, le groseiller, le pois gourmand
Sont des trésors à contempler plus d'un moment.
En sifflotant, l'âme ravie.

Du Plan Wahlen, il est l'adepte sérieux.
A "Mes loisirs", philosophant, il est heureux.
Loin de la ville et loin des routes.
A l'horizon, c'est le Jura, c'est la Dent :
Pays natal que son amour toujours ardent
Rappellera, demain, sans doute.

Ce beau jardin, c'est son orgueil, je vous le dis.
Il deviendra, je le crois bien, son paradis.
Là, c'est pour lui la paix sereine.
A Longemalle, allons trouver le jardinier.
(A l'établi, c'est quelquefois le menuisier)
Fais doucement, petite Hélène.
De souvenirs, son âme est pleine.

Heureux celui qu'un tel labeur peut contenter,
Heureux l'ami des grands jardins ensoleillés,
Avec des fleurs fraîches écloses.
Oh, quels loisirs, quels jours sereins, pour l'amateur,
De vivre ainsi, comme un petit cultivateur.
C'est presque une métamorphose.

Prilly, 1943.

TULIPES EN FLOREAL

Les tulipes écloşes
Aux contours blancs ou roses,
Brillènt dans le jardin
De mon voisin.

L'horticulteur les aime
D'une tendresse extrême.
La promeneuse aussi
S'arrête ici.

O ! tulipes si belles,
Vous fleurissez, fidèles,
Au joyeux temps des nids.
L'amour sourit.

De couleurs si diverses,
Le charme que nous verse
Votre éclat merveilleux
Ravit les yeux.

En Floréal, tout chante
Et la beauté touchante
Des cerisiers en fleurs
Plaît aux rêveurs.

Tulipes et pensées
Vers le soleil dressées;
Quel parterre royal.....
En Floréal.

MES VOËUX

Prilly 1944

Mes souhaits pour le Nouvel-an
Sont aussi nombreux que sincères:
Tout d'abord, un heureux bilan
Pour vous éviter la colère,
Caissiers, comptant comme en galère
Le peu d'argent qui rentre enfin.
Il est de plus grandes misères,
Hélas, bien des enfants ont faim...

Je souhaite bon jour, bon an
Au malade qui désespère;
Un cadeau pour chaque maman;
Bonnes nouvelles pour le père
D'un fils, soldat, qui le vénère.
Chez nous, pas de coeur inhumain.
Charité ! que l'on coopère....
Hélas, bien des enfants ont faim....

La guerre et ses affreux tourments
Ne fera plus pleurer les mères.
Cloches de paix, heureux moments...
Non, ce n'est pas une chimère;
Nous chanterons, bientôt, j'espère,
Vins de La Côte et Calamin.
Coeurs généreux ! Qu'on obtempère :
Hélas, bien des enfants ont faim.

envoi

Mon pays, demeure prospère,
De la pitié pour ton prochain.
Obéissons à Dieu, le Père.
Donnons... bien des enfants ont faim.

Prilly, 1943.

TU M'AS DIT DE SOURIRE

A Celle qui est près de moi

Tu m'as dit de sourire et ta voix fut si tendre
Que le souci s'enfuit ainsi qu'un songe vain;
En tes yeux m'apparut l'espoir: j'ai pu comprendre
Que l'amour nous charmaît de son souffle divin.

Redis-moi tous les mots qui réjouissent l'âme;
Redis-moi doucement cet ineffable aveu
Rayonnant dans nos coeurs comme unè ardente flamme
Redis-moi tout cela qui sait me rendre heureux.

Plus d'amère tristesse et plus de rancœur se
Car les jours sont sereins en vivant près de
Bienfaisante clarté qui put repousser l'ombre,
Ta tendresse est l'asile où sourit tout émoi.

Il faudrait les accents de la jeune allégresse
Pour proclamer bien mieux la foi dans l'avenir
Il est doux de sourire à si chère promesse,
Il sera doux de vivre et de se souvenir !

Givrins, 1936

MARGUERITES

FLEURS DE SOUVENIR ET D'ESPOIR

Garde-moi, souvenir, en ton pur reliquaire,
Les jours évanouis et leur parfum secret,
En eux est le bonheur, s'il n'est jamais
sous terre
Qu'un rêve auréolé d'un nimbe de regret,

(Ch. Clerc)

Autrefois, j'ai voulu dire à la fleur si belle
Mes désirs trop nombreux:
La jeunesse est ardente et son âme rebelle
Se plaît à tous les jeux.

Effeuillons un pétale et la fleur est blessée;
On poursuit son chemin.
L'amour chantait pourtant lorsque, dans ta pensée,
Tu rêvais, incertain.

De ce baiser timide, en un beau soir d'automne,
Reste le souvenir
Evoqué bien souvent. Pauvre rêveur, grisonne,
Demeure à t'attendrir.

Ce nom, comme il t'émeut. Tu le redis encore
Au foyer rajeuni.
Il est le talisman protégeant chaque aurore.
Que ce nom soit béni!

Fleurettes de l'amour, vous êtes, marguerites,
Tout l'attrait du printemps.
Fleurettes du bonheur, votre grâce m'abrite
...Mais je n'ai plus vingt ans.

Pourtant, je veux redire, avec mélancolie,
La douceur du passé.
Ils s'animent soudain, ces rêves de ma vie,
Fuyant d'un vol pressé.

Un nom peut donc suffire au bonheur éphémère
(Rira bien qui voudra)
Un jour de désespoir et de tristesse amère,
Ce nom seul me sauva.

Prilly, 1942

HEUREUX MATINS

A ma chère petite Hélène qui vient
d'avoir quatre ans:

...tante Hélène.

Dans le grand lit, leste, elle accourt bien vite
Pour réchauffer ses pieds comme ses mains;
On est si bien lorsqu' au dehors s'agite
Le vent d'hiver aux longs cris inhumains.

De doux baisers, elle n'est pas avare.
Tout près de moi, elle joue si bien.
La voir ainsi, ce n'est pas chose rare:
C'est le bonheur et je ne veux plus rien.

Il faut chanter pour plaire à la mignonne
Plus d'un refrain qu'elle saura bientôt.
Il faut redire (et ses grands yeux rayonnent)
Des contes bleus de la terre et de l'eau.

Mon bras l'entoure et je la vois ravie.
C'est la "marchande" ou le "jeu du docteur".
Petits enfants, chérubins qu'on envie,
Ah! souriez et chantez le bonheur.

Ces clairs matins, cette sereine joie,
Moments charmeurs auront, un jour, leur fin.
Amusez-nous, contes de Mère Loye !
Vers l'île heureuse, oh, voguons pleins d'entrain.

L'ennui la prend, il faut voir autre chose.
Elle s'enfuit et se cache en riant.
L'enfant revêt son beau tablier rose
Et vient à moi, le regard rayonnant.

Heureux matins, réjouissez mon âme.
Pareille paix est un philtre enchanteur.
Moments trop courts, je vous chante et réclame
Ce lent émoi qui me remplit le cœur.

Givrins / Prilly, 1942

VILLANELLE

DE JEAN MOSER

(ermite de la grotte du même nom, au-dessus
du Pont).

Dieu seul connut ta misère,
Dieu seul connut ton tourment,
Jean Moser, ô solitaire.

Tu vécus dans le mystère
Pleurant ton petit enfant :
Dieu seul connut ta misère.

Quel étrange...locataire
Bravant la pluie et le vent:
Jean Moser, ce solitaire.

La grotte devait lui plaire.
Nous la vîmes bien souvent;
Dieu seul connut ta misère.

Comment pouvait-il se faire
Qu'il restât loin des vivants,
Jean Moser, le solitaire ?

Surtout, parmi les commères,
On blâmait ce mécréant:
Dieu seul connut ta misère.

Grave semblait cette affaire
Car on voyait rarement
Jean Moser, le solitaire.

Le malheureux sut se taire;
Dieu fut pour lui plus clément :
Dieu seul connut sa misère.

Oh ! multitude en colère
Jugeant trop sévèrement
Jean Moser, un solitaire.

Comment donc la faire taire ?
Le cas était fort troublant :
Dieu seul connut sa misère.

Plaignons tous les pauvres hères
Et traitons chrétiennement
Jean Moser, le solitaire.

Puis, rien d'extraordinaire;
L'ennui vint fatalement
(Dieu seul connut sa misère).

Quittant cette grotte austère,
S'en alla soudainement
Jean Moser, le solitaire.

Avec un vrai savoir-faire,
Il bâtit solidement;
Dieu seul connut sa misère.

Dans la rustique chaumière,
Fut ton nouveau logement
Jean Moser, ô solitaire.

Le site devait lui plaire;
Il y resta bien des ans.
Dieu seul connut sa misère.

Ta voisine, la bouchère,
Eut pitié de toi, souvent,
Jean Moser, ô solitaire.

Il mourut seul, sur la pierre,
L'hiver par un affreux temps.
Dieu seul connut sa misère.

Dieu seul ouït ta prière.
Pour toi, plus aucun tourment,
Jean Moser, ce solitaire.

Jésus l'eût aimé en frère.
(N'imitons pas les méchants)
Dieu seul connut sa misère.

Suprême délogement:
J'ai vu son enterrement.
Dieu seul connut ta misère,
Jean Moser, ô solitaire.

1942

LE VIEIL HORLOGER PREND SA RETRAITE

A un vieil ami jurassien qui, à 74
obtient une pension de retraite bien
méritée (M. Onésime Huguenin)

Autrefois, il était graveur
Et même artiste en sa partie:
Un métier qui fut en faveur ;
On louait fort sa minutie.

Toujours épris du beau dessin,
Il vous faisait un monogramme,
Habilement, mais d'un trait fin,
En peuvrant de toute son âme.

Au minuscule "oeil de perdrix",
Il grave une initiale aimée.
Et l'amoureuse lui sourit
En contemplant l'oeuvre achevée.

Dans le sein du bel anneau d'or,
Deux noms, une date bien chère :
Pour les fiancés, quel trésor
Si l'amour n'est pas éphémère.

La machine vint lui ravir
Le labour qui faisait sa joie.
Hélas, il fallut s'asservir:
A d'autres travaux on l'emploie....

L'heure de la retraite est là;
Le vaillant septuagénaire
Soignera roses et lilas:
De tels loisirs sauront lui plaire.

Ses cultures seront mûres.

1942.

DAVEL

Bientôt, peuple vaudois, tu chanteras la gloire
Du héros qui mourut pour tous, sacrifié.
Bientôt, jeunes et vieux, reliront son histoire
Avec humilité.

Davel, tu pardonnes à nos aïeux serviles
Leur trop lâche abandon en un jour glorieux
Qui te fait immortel. Parmi tant d'âmes viles,
Tu brilles encor mieux.

Ils étaient là, curieux de voir (ignominie)
Le bourreau de Moudon au manteau éclatant,
Ils étaient là, curieux, de voir ton agonie,
De voir couler ton sang.

Avec Berne, criant : Ah! c'est le plus grand crime
Que cet homme a commis. La foule regardait
Sur l'échafaud...Davel, ô héros magnanime,
Pour elle, tu mourais.

Le maître était puissant...soumise était la foule :
Pardonnons, nous aussi, aux aïeux opprimés,
Sur eux ne souffla pas la grandeur de ta houle,
O vent de Liberté!

Sacrifice point vain. Ah! que nul ne blasphème,
Davel notre héros, ô mystique rêveur.
Pour lui, vaudois, disons le plus beau des poèmes
A l'austère grandeur.

Davel, la Liberté, un jour est accourue
En chantant, sous les plis d'un drapeau triomphant.
Ses voix t'avaient souvent proclamé sa venue;
Tu partis confiant.

Nous chanterons un choeur de ferveur infinie,
Piëusement, pour toi, oh, héros immortel.
Dans le Pays de Vaud, ta mémoire est bénie
A tout jamais, Davel !

Givrins, 1923

EN JUIN, DANS LA FORÊT

Imiter vos accents serait vaine entreprise
Chantres de la forêt que l'amour rend joyeux:
Dans le feuillage où bruit une légère brise,
Le concert est suave et peut charmer bien mieux
Que les accords profonds de nos plus purs génies,
Votre bonheur est grand, petits oiseaux des bois;
Vous ne craignez donc pas la sauvage furie
Du rapace cruel semant partout l'effroi ?
...Soudain, le choeur s'est tu; on n'entend que deux ailes
Glisser comme en rampant. Un bec claque...un coucou
Goguenard, jette au loin son refrain, où se mêle
La gaité de l'enfant au chant du tourtereau.
Près d'un petit sapin, un écureuil s'approche,
Car les bourgeons le tentent : ils sont très savoureux.
En me voyant, bien vite, aux grands hêtres il s'accroche,
Ses yeux sont pleins d'effroi : pauvres petits peureux!
Soudain, c'est un renard qui glapit et détail
Ce bonhomme immobile est un danger certain.
La tourterelle pleure, au loin, par intervalles;
Mais, le coucou railleur s'en moque, en cabotin.
(Deux chevreuils ont passé près des pins tout à l'heure).
Coucou, j'ai blasphémé : redis vingt fois au moins
Pourquoi tu ne veux pas construire ta demeure .
Aux petits affamés que tu ne nourris point ?
D'une voix bien-aimée, il serait doux d'entendre
L'appel que tu répètes, oiseau mystérieux.
Forêt pleine de bruits que le coeur peut comprendre,
Puisque tout parle ici de l'amour radieux,
L'homme revient à toi pour exalter ses rêves;
Tes arbres ont des bras accueillants, grands ouverts.
Dans ce temple si beau, l'heure semble plus brève,
Oiseaux bénis de Dieu; ô sublimes concerts !

Givrins, 1930

INQUIETUDE

En quittant la maison de l'enfance lointaine,
Tu donnes tendrement le baiser de l'adieu
Aux vieux parents qui, seuls, comprennent toute peine
Et savent consoler le coeur trop orgueilleux.

Pour partir plus serein, de leurs baisers, la trace
Encor humide et douce est gardée, ce soir,
Puisse-t-elle rester, en Remember vivace,
Dans les heures mauvaises ou de grand désespoir.

Ces visages chéris, dans un prochain voyage,
Seront-ils encor là ? L'on s'en va tout songeur...
(Foin des railleurs disant : " C'est de l'enfantillage)
Car ils n'ont jamais eu pareil amour au coeur.

Seront-ils toujours là, dans la maison paisible ,
Pour accueillir celui qui les comprend enfin ?
Parfois, dans son exil, il fait un rêve horrible
(Leur bonne lettre est là, c'était un songe vain.)

Comme il voudrait courir à leur pure tendresse,
Source de réconfort qui ne déçoit jamais;
Comme il voudrait bien mieux leur rendre, avec largesse,
Ce qu'il reçut d'amour, fils pieux, désormais !

A LA POESIE

Au temps où s'éveillait le coeur émerveillé,
Plus d'un beau vers chantait de sa voix éloquente;
Et les soirs étaient doux sous le ciel étoilé
A redire "Le lac" en rêvant à l'amante
Las... inconnue encore :
Ninon, aux cheveux d'or,
Ou gentille brunette,
Suzon, Margot et, peut-être Ninette ?

Les poètes, alors, semblaient des enchanteurs,
Subtils magiciens, transfigurant la vie.
En lisant "Cyrano", nous étions tous acteurs
Et les mots les plus fous charmaient l'âme ravie.
Ces poèmes sibeaux
Sont toujours des flambeaux
Illuminant la route
Quand il fait noir, dans les heures de doute.

Oh, que d'heures mauvaises en oubliant, parfois,
Tes purs attrait, ta voix toujours consolatrice,
Toi qui fus, au psalmiste, une soeur de la foi,
Divine poésie, ardente inspiratrice
De Dante, ce géant,
De bien d'autres titans :
Shakespeare,
Toute la lyre...

LE BAZAR DE MADAME ROSE

(actuellement magasin de la
Coopérative, au Pont)

...mère et filles, toutes
deux disparues....

C'était un petit, tout petit bazar,
Bien achalandé, de notre village;
On n'y changeait pas le fameux dollar
Et l'on y voyait aucun grand vitrage.

Enfant, j'aimais voir, chez Madame Rose,
Tout un vrai trésor de jouets brillants,
J'admirais surtout, plus que bien des choses,
Fillette riieuse à l'air sémillant.

A la ville, un jour, je partis sans joie,
Pour étudier, complaire au désir
De braves parents...ah, que l'on me croie,
J'éprouvais d'abord bien du déplaisir.

L'amour me guettait. De sa flèche hardie,
L'archer sans pitié me blessa souvent.
Au petit bazar, j'allais voir ma mie:
L'oiseau bleu chantait, c'était le printemps.

Au petit bazar de Madame Rose,
Je connus alors des moments bien doux;
Je ne voudrais pas vous dire autre chose
L'amour murmurait, railleur : " aimez-vous ! "

Du joli bazar de Madame Rose,
Je me souviendrai toujours tendrement.
Quand sonne, pour moi quelque heure morose,
J'évoque, songeur, ces heureux moments.

Quand la mort viendra, cruelle ennemie,
Plus d'un doux regard me fera pleurer.
Enfants, la maman qui vous fut ravie
De son grand exil, veut vous protéger.

Le passé nous quitte, ô tristesse amère,
Seul le souvenir n'est jamais banni
Les ans ont passé. Las, plus de grand'mère,
Au petit bazar qui s'est rajeuni.

Pour celui qui fut Jules-David Rochat, un article paru dans la FAVJ du 14 février 1924, signé L.-A. Rochat (Louis-Auguste Rochat)

*Nature qui les a repris,
Où sont-ils et dans quels royaumes,
De ton Empire des Esprits
Dont j'évoque en vain les fantômes ?
... Tous ceux que j'aimais sont partis !*

E. Bergerat.

Trois mois après le départ de son meilleur ami d'enfance et voisin, Emile Rochat, instituteur à Vallorbe, alors que la vie lui souriait plus que jamais, la cruelle Faucheuse l'a enlevé à sa chère compagne éplorée, à ses enfants brutalement orphelins, à ses innombrables amis, à son cher village du Pont qu'il personnifiait et aimait plus que quiconque.

Sur le cimetière où reposent tant d'aïeux ; près de la vieille et caractéristique tour abbatiale de Sainte Marie-Madeleine du Lac, bijou « aux trois lacs noirs » », ... un ami me disait :

- Avec Jules-David, vois-tu, s'en vont toutes les vieilles et belles chansons !

Ah ! c'est que le cher défunt n'agréa jamais la chansonnette triviale et simili montmartroise. En vrai barde montagnard, il ne choisissait que ce que tout le monde peut entendre sans en être choqué.

A son établi de sertisseur, tout le jour durant, le visage épanoui, l'oeil radieux, il chantait ce que chantaient déjà les Combiens de 1830 ou de 1848, tout aussi bien que les plus belles mélodies modernes. Dans de cordiales réunions – où plus d'un buvait sec, qu'importe ! -, boute en train qu'on remplacera difficilement, c'était un régal (le mot n'est pas trop fort), de l'entendre nous redire, avec une mémoire admirable, toutes les strophes d'innombrables chansons de France ou de notre folklore.

Et, songeant soudain à ses compagnons de jeunesse, c'est en paraphrasant un vers bien connu de Victor Hugo que je m'en vais en disant : où sont-ils les acteurs du « Sire d'Aigremont » ?

... Enlevé en sa prime fleur, Aloïs Rochat, le bouffon Métilo, à la verve endiablée, comique inoubliable et délicieux jeune homme ! Pourquoi repris au « milieu du chemin de la vie », Albert Rochat, sérieux et si loyal, le tendre Loïs ? ... Ernest Corthésy, qui ne put pas assez profiter d'un réel talent de musicien, voire de poète ? Mais, las ! « Où sont donc les neiges d'antan ? » Jamais plus ! Jamais plus !! Oh, l'atroce refrain !

Mais, puisque « ceux qui meurent jeunes sont chéris des dieux », comme le déclaraient les anciens, gardons précieusement, de tous ces chers disparus, le plus pieux souvenir.

... A 12 ans, Jules-David Rochat fabriqua tout seul un violon d'études. Et, tout seul aussi, avec un amour et une pure persévérance d'artiste, ce fervent musicien parvint à manier à la quasi perfection l'archet enchanteur. Qui ne connaît pas la touchante anecdote du vieux clavecin à l'unique note sonore que ce bon mécanicien, s'improvisant luthier, remit parfaitement en état de faire entendre son âme grêle d'instrument de châtelaine !

Le soir, en rentrant chez soi, sous le « Grand Toit », il n'était pas rare d'entendre le violon bien connu qui, vivement et « con amore », vibrat passionnément avec « Il Troviatore » ou les plus belles valse romantiques de jadis. Et la vieille... immense cheminée d'autrefois faisait à l'artiste une caisse de résonance point banale. La surdité, impitoyable, ne put jamais le décourager. Nous aurions pourtant aimé le voir fonder et diriger un orchestre villageois. Pourquoi cet isolement ?

Rappellerai-je encore que J.-D. Rochat fut un excellent boursier de notre hameau ? Conseiller communal pendant plusieurs législatures, des collègues lui offrirent, en vain, les postes de municipal et d'administrateur de village. Autophobe, ou plutôt « autobus-phobe » (pardonnez-moi cet affreux néologisme), ... à tort ou à raison : « chi lo sa ! », en pur conservateur (est-ce un défaut, par le temps qui court ?), Jules-David Rochat déclina une nouvelle réélection et retourna modestement à sa musique tout comme à ses auteurs préférés : Dumas père et autres conteurs prestigieux.

Aussi, comprend-on facilement la stupeur générale, en ce bout de la Combe, en apprenant ce fatal départ. « Oui, particulièrement nombreux furent ceux qui sympathisèrent ardemment et sincèrement avec ta chère famille brisée, bouleversée malgré sa confiance en l'« Au revoir » qui fut toujours ton Credo ! »

L.-A. Rochat

« **JAVA** », Jules Rochat d'Abram – un article de la FAVJ du 22 juillet 1942, signé L.-A. Rochat

Un Combier du Pont légionnaire au service de la Hollande

D'emblée déclarons qu'il ne s'agit qu'indirectement de l'île merveilleuse de Java conquise par les audacieux Nippons.

« *Java* » était un des nombreux copropriétaires de la vieille maison quadruple du « Grand Toit » au Pont. A l'unique étage habitait son frère, le cantonnier François chez Abram. Monsieur... « *Java* », un Rochat parmi tant d'autres de la tribu, occupait le rez-de-chaussée qui lui appartenait par héritage. Le logement n'avait guère tout le confort, assurément. Il en était alors de même partout ou peu s'en faut.

Avec sa grande barge embroussaillée, il me semble le voir encore. Il avait été pendant longtemps soldat de la légion au service des Pays-Bas, à Java et Sumatra justement. (Après un grand chagrin d'amour, disaient ces dames du quartier).

Les enfants du voisinage allaient chez lui pour acheter... des timbres-poste, mais oui, pas autre chose.

- Monsieur Java, un timbre de cinq centimes, s'il vous plaît !

Et le bon vieillard ouvrait gravement une boîte mystérieuse dans laquelle il prenait, entre le pouce et l'index, le timbre demandé.

Ce drôle de commerce bienveillant ne lui rapportait rien du tout, évidemment. Ces visites bruyantes de la marmaille devaient bien l'ennuyer, au contraire. Mais « *Java* » faisait cela, en brave homme désintéressé et pour rendre service à ses voisines, à ses voisins. De cette manière, on ne se rendait que rarement au bureau de poste du Pavé.

Dans la vieille chambre confortablement boisée, le bon feu de sapin ou de fayard du « communal » flambait pour notre joie, en hiver. Des amis lui tenaient, en général, compagnie. Tous de vieux célibataires pas pressés, je vous assure. On fumait avec ardeur la pipe ou le « brûlot » culotté. Quels nuages de fumée vous coupant la respiration en entrant ! C'était le fameux bon vieux temps de l'insouciance et des rêves fabuleux. Tableau de Rembrandt : ombres et lumières. « *Java* » possédait ses deux chèvres comme à peu près tous les pauvres gens de l'époque (avant 1903).

Le bonhomme nous donnait souvent un morceau de sucre d'orge sentant fortement le tabac : ses poches profondes en contenaient toujours du plus ou moins appétissant. Mais, nous n'étions pas difficiles, et pour cause ! Les fillettes, elles, recevaient des noix.

A maintes reprises, « *Java* », peu loquace d'habitude sur son long séjour aux Indes néerlandaises, nous parlait avec enthousiasme de son grand et double voyage par le Cap de bonne Espérance. Ces noms poétiques et prestigieux nous émerveillaient. « *Java* » nous parlait encore des immenses forêts verges de l'île

de Java, des animaux féroces, des lourds éléphants et des serpents venimeux. Nous étions tout oreilles et frémissants !

Soudain, une fillette espiègle s'écriait gaîment :

- Java ! Sumatra ! Bornéo ! Célèbes ! Nouvelle-Guignée ! Moluques ! Timor !

Cela finissait comme un sonnet rimé richement par le parnassien J.H. Maria de Hérédia (Timor... la mort).

Et cela devint un vibrant empro pour les jeux des écolières surtout. Alors l'ancien légionnaire, de sourire en nous expliquant bien des choses sur ces îles lointaines, sur « l'azur phosphorescent de la Mer des Tropiques. »

Quand nous l'avons connu, « *Java* » était abstinent et faisait partie de la société L'Avenir. Au modeste café de tempérance d'alors, chez Madame Augusta, il allait presque tous les dimanches boire son grand verre de thé bouillant et jouait aux dominos avec ses fidèles amis, buveurs d'eau clair, soit, mais jamais neurasthéniques, je vous le jure.

Par exemple, à son retour de l'île de Java, notre vieux voisin qui n'était guère un saint, n'était pas abstinent, bien au contraire. Les bonnes femmes nous racontaient avec admiration et force gestes ainsi que d'un ton très dramatique comment, certain jour mémorable, « *Java* », dégoûté de sa façon de vivre en désœuvré sur la pente fatale qui l'enlisait, jeta, avec une violence inouïe, 1 litre plein d'eau-de-vie ou de néfaste « goutte » contre le mur de la remise voisine. Depuis lors, il n'avait plus jamais goûté d'alcool. Les enfants, impressionnés, écoutaient bouche bée et gravement.

Combien de malheureux buveurs invétérés auraient dû imiter le geste énergique et sauveteur de « *Java* » !

L'ancien soldat mercenaire, disons mieux, l'ancien légionnaire retraité, redevait une pension annuelle du gouvernement hollandais. Il avait fait là-bas tout son devoir et il en était très fier. Cette pension suffisait pour lui assurer la soupe quotidienne, le pain et le café au lait. Un philosophe parmi tant d'autres à cette époque. Noms publiés, sobriquets inévitables parmi tous ces innombrables Jean, Jules, Auguste ou Louis Roachat !

En 1898, « *Java* » participa, équipé plus ou moins réglementairement en légionnaire hollandais, dans le cortège commémoratif de l'Indépendance vaudoise. Quelles visions grandioses durent alors passer dans son souvenir ébloui, dans ses rêves ! Mais « *Java* » savait demeurer impassible comme un Bouddha de l'Inde.

En 1898, un de ses voisins, le père Tambour, vétéran pacifique de la guerre du Sonderbund, battit alors les vieilles marches militaires à la tête d'un cortège historique... à sa façon, il est vrai.

« *Java* » s'éteignit à un âge fort avancé. Il était demeuré fidèle à son engagement d'abstinence totale... sauf erreur. Sait-on jamais ?

En évoquant ce temps déjà lointain, l'empro géographique chante comme un refrain à sa mémoire :

Java ! Sumatra ! Bornéo ! Célèbes ! Moluques ! Nouvelle-Guinée ! Timor !!
Et les fillettes de rire ! Et les garçons aussi.

Avec Villon, nous dirons mélancoliquement : « Mais où sont les neiges
d'antan ? » Enfance, oh cher passé ».

L.-A. Rochat

NB. – Exemple d'empro : Ams – tram – gram – pique – pique et colegram...
etc. soit as – roi – dame.

Le petit Louis-Auguste et l'école buissonnière – un article de la FAVJ du 29 juillet 1942, signé L.-A. Rochat

Il y a un demi-siècle, dans le coquet village qui s'étale maintenant en régulier arc-de-cercle, la petite école était tenue par une ressortissante du hameau, Mademoiselle Léa. Les écoliers étaient très nombreux. Les noms de Rochat et Mouquin prédominaient absolument¹. Il me souvient d'avoir même entendu plus tard, à l'école du régent, plusieurs Louis Rochat répondre à l'appel : Louis Rochat d'Ernest ! Louis Rochat de Féréol ! Louis Rochat de Samuel ! etc., sans compter un Louis Mouquin. Ce prénom désuet n'est plus guère donné par les parents à leurs fils aujourd'hui : Louis... c'est si commun, n'est-ce pas ?! Et pourtant un louis d'or, c'est quelque chose.

A quatre ans, le petit Louis-Auguste, fils d'un modeste menuisier du joli village montagnard s'était faufilé à l'école des petits en compagnie de Suzette, sa sœur aînée. Tout alla fort bien au début ; le bambin s'ennuya dans la salle pourtant bien éclairée. Oh ! liberté !

Au bord du lac, il y avait les tas de planches appartenant au cousin, le Grand Edouard. Pour tailler les ancelles (tavillons ou bardeaux), pas de plus habile que lui. Ces planches entassées en forme de prismes triangulaires formaient, à l'intérieur, comme des chambrettes où le petit Louis-Auguste aimait à jouer tout seul en ermite, comme Jean Moser de la grotte.

Pendant plusieurs jours, on ne vit plus du tout le garçonnet à l'école semi-écolaire. Echappant à la surveillance de sa sœur aînée Suzette, il s'éclipsait hâtivement avant l'entrée en classe. La cloche avait beau sonner dans la vieille église toute proche, le déserteur jouissait intensément de sa retraite, là, entre les larges planches entassées. Comme il s'amusait bien dans ce refuge mystérieux ! Il y avait des cailloux, des débris de verre, de porcelaine et des boîtes en fer. Les vagues du beau lac lui fournissaient sans cesse d'autres trésors. Ajoutons qu'il n'était pas encore question d'établir un beau quai. Autour des fontaines, des cloaques.

Comme l'école n'était pas obligatoire pour les enfants au-dessous de 5 ans, on ne prit pas tout de suite garde aux absences répétées de l'écolier fantaisiste. Ce dernier réussissait à rentrer à la maison avec sa sœur aînée, distraite ou indulgente. Ce furent des camarades jaloux qui dénoncèrent Louis-Auguste à Mademoiselle la régente. Le bambin, en pleurant, du présenter ses trois doigts pour recevoir les coups de règle, effroi des petits élèves. Il pleura longuement, Louis-Auguste. Sa maman, qui rêvait pour lui de hautes destinées comme la plupart des mères, compléta la correction par une magistrale et mémorable fessée. Et sa sœur Suzette eut désormais pour mission de mieux surveiller les faits et gestes de son frerot. Le petit Jules-Hector se promit bien de ne pas imiter son grand et malheureux frère, le déserteur. Ah ! comme Louis-Auguste regretta

¹ NdR : les Mouquin n'étaient qu'une petite poignée en comparaison de l'immensité du troupeau des Rochat.

amèrement ses délicieuses retraites pendant trois semaines au bord du beau lac dans les tas de planches du cousin le Grand Edouard. Ces 3 semaines d'école buissonnière lui ont toujours paru être comme une période merveilleuse de son enfance. J'adorais déjà... les vacances... tout comme les « régents en liberté », s'enfuient aux Alpes vaudoises ou dans le Jura.

Il est vrai que ce petit écolier était trop jeune pour demeurer obligatoirement enfermé en classe et pour répéter le monotone ba-be-bi-bo-bu. Pourtant les poésies et les chants le ravissaient déjà.

*L'hiver qui tout désole
S'enfuit en grelottant :
Printemps qui tout console
Nous revient en chantant.
Coucou ! Coucou ! Répondez-moi coucou².*

Comme les fillettes chantaient avec un bel entrain cette mélodie un peu oubliée, sauf erreur. Mystère des 2 voix ne partant pas ensemble. A la manière de « *Frère Jacques* ». Les petits écoutaient avec une béate admiration.

Enfance ! Lac montagnard. Sonnaillles des troupeaux ou grelots des chevaux ! Vieux bonhommes en « casque à mèche ».

Vieilles maisons disparues. Ecole buissonnière dans le plus pittoresque des abris, au rythme lent des vaguelettes déferlant sur la grève caillouteuse. Mon lac de Joux que j'aime tant revoir.

Charmants souvenirs entre tant d'autres !

L.-A. Rochat ³

² Voir « Chante jeunesse » No 15.

³ On aura compris que l'auteur raconte ses propres souvenirs. Et que l'heureux déserteur, c'était lui !

